Polémique autour de l'art africain : quand Malraux agace Césaire.

Par Amadou Lamine SALL
Poète
Lauréat des Grands Prix de l'Académie Française

En relisant Malraux ces jours derniers, je me suis souvenu qu'Aimé Césaire a eu du mal à dormir ce soir-là, en écoutant les belles certitudes du somptueux écrivain français sur l'art africain à côté d'un Senghor attentif. Nous sommes en 1966, le 30 mars à l'ouverture du 1er Festival Mondial des Arts Nègres. Césaire rédigea, alors, dit-on, dans la nuit, son fameux texte : *« Discours sur l'art africain »* en réponse à l'auteur de « La condition humaine » et légendaire Ministre d'Etat chargé des Affaires Culturelles du non moins légendaire général de Gaulle.

Jamais, comme aujourd'hui encore, les deux prestations des deux monstres sacrés de la littérature mondiale ne sont plus actuelles ! Mais n'est-il pas temps, 37 ans après, en recampant les enjeux de ce débat, de trancher ou… plus sagement de tenter d'y voir clair aujourd'hui que l'art africain envahit le monde et suscite toujours plus de curiosité et d'émotion. Mais l'art africain n'est pas que la peinture, devenue mature et puissante, mais trop desservie de nos jours par une boulimie de créations qui brouillent toutes les pistes, embouteillent les galeries, lassent les regards et fatiguent les connaisseurs !

Il n'y a pas d'accord parfait avec l'art sans trouble, sans émotion ! Comme en poésie. Comme en amour.

Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs –et j'ai terriblement tort- le terme « art africain » ne me renvoie jamais à la *peinture*, mais bien plus aux masques, à la sculpture ! La réponse pourrait être dans cette sorte de trop plein de modernité, de décalage spatial et temporel qui placent la peinture, telle que nous la côtoyons de nos jours à longueur d'interminables expositions, dans une totale et close comptemporanéité. Comme si cet art si vivant ne pouvait pas appartenir au passé artistique magique de l'Afrique ! Et c'est vrai que même si elle s'inscrit dans une tradition lointaine comme l'art du masque, la peinture semble aujourd'hui si différente dans ses conceptions, ses démarches, ses approches, ses pratiques.

Cette perception qui est à la fois comme une vision et une réalité vécue, est renforcée par l'actualité d'une peinture dans et à travers laquelle nous sommes « agi-agissant ». Il s'y ajoute que les outils de travail des plasticiens sont devenus trop visibles, trop usités, trop connus de nous, moins ésotériques en un mot, et pire : exposés jusque dans les rayons des supermarchés. Ce qui fait finalement de la peinture, telle que nous la vivons de nos jours, un art de la rue et des banlieues, ce qui quelque part le nourrit certes, mais le populise en le banalisant, jusqu'à le ramener au rang de l'artisanat. Même si l'artisanat a sa noblesse !

Et c'est là que me reviennent les mots de Jean Renoir, le cinéaste : « L'art n'est pas un métier, c'est la manière dont on exerce un métier ». A méditer !

« Ce qui a fait jadis les masques, comme ce qui a fait jadis les cathédrales, est à jamais perdu » déclare André Malraux. Et Césaire de rétorquer : « Je n'en crois rien. (…) le problème est mal posé, il ne s'agit pas de refaire les masques, pas plus que pour l'Europe il ne peut s'agir d'essayer de refaire les cathédrales ».

Et Césaire s'interroge : « Mais alors, me dira t-on, que faut-il faire pour assurer à l'art africain –et non à l'art des Africains- une survie et une vitalité nouvelle dans le monde moderne pour lequel il n'a pas été fait et dont tous les éléments conspirent à sa disparition ? »

Malraux nous a dit, poursuit Césaire, : « mille regrets, les souhaits et les vœux ne comptent pas en histoire. Il y a une évolution, une évolution qui est nécessaire ».

Et Césaire, lui, dit : « Je crois que, lorsqu'on parle de chance de survie de l'art africain, l'erreur est de poser le problème en termes d'art. Ce n'est pas en termes d'art, c'est en termes humains qu'il faut poser le problème de l'art africain et c'est la considération même du caractère spécifique de l'art africain qui nous mène à adopter cette optique ».

Et pour finir, Césaire assène ceci : « ce qui compte, ce n'est pas l'art, c'est d'abord l'artiste, donc l'homme. En Afrique, l'art n'a jamais été savoir-faire technique, car il n'a jamais été copie du réel, copie de l'objet ou copie de ce qu'il est convenu d'appeler le réel. Cela est vrai pour le meilleur de l'art européen moderne, mais cela a toujours été vrai pour l'art africain (...) l'art africain est d'abord dans le cœur et dans le ventre, et dans le pouls de l'artiste africain. L'art africain n'est pas une manière de faire, c'est d'abord une manière d'être. (...) C'est la raison pour laquelle on ne peut séparer le problème du sort de l'art africain du problème du sort de l'homme africain, c'est-à-dire en définitive du sort de l'Afrique elle-même. L'art africain de demain vaudra en définitive ce que vaudra l'Afrique de demain et l'Africain de demain. Si l'homme africain s'appauvrit, s'il s'étiole, s'il se coupe de ses racines, s'il se prive de ses sucs nourriciers, s'il se coupe de ses réserves millénaires, s'il devient le voyageur sans bagage, s'il se déleste de son passé pour entrer plus allègrement dans l'ère de la civilisation de masse, s'il se débarrasse de ses légendes, de sa sagesse, de sa culture propre, ou bien tout simplement, s'il considère qu'il n'a aucun message à délivrer au monde, s'il a perdu son assurance historique ou s'il ne la retrouve pas, rien n'y fera malgré les festivals, malgré les encouragements officiels, malgré l'Unesco, malgré tous les prix, c'est très simple, l'art africain s'étiolera, s'appauvrira, disparaîtra ».

J'ai cité longuement et volontairement Aimé Césaire, car tout ceci est non seulement dit et bien dit mais il importe pour nous, dans cette phase de notre époque et celle de notre cher continent, que nous nous le rassasions et que nous l'assimilions. Alors seulement ce concept qui fait fortune et que l'on appelle d'un vilain mot « mondialisation » nous fera moins peur et plus sourire !

Prescience ou profonde intuition : voilà que Césaire élabore déjà ou presque une théorie de *l'Exception Culturelle*, 37 ans avant !

Mais Césaire, à bien y réfléchir, n'a pas raison sans avoir tort, en s'opposant aux propos d'André Malraux. Mieux : en affirmant de manière si puissante et si belle ce à quoi doit s'attacher l'artiste africain pour perpétuer un art riche et fier de son passé, il rejoint Malraux qui affirme haut et fort dans le même corps du discours auquel lui-même Césaire se réfère que « l'Afrique est assez forte pour créer son propre domaine culturel, celui du présent et celui du passé, à la seule condition qu'elle ose le tenter ». Ce qui pourrait vouloir dire que l'Afrique doit rester l'Afrique, qu'elle le peut, sans jamais se renier quoi qu'il arrive.

Malraux fait le tri des choses entre ce qu'il appelle d'une part le « patrimoine artistique de l'Afrique », sa création vivante » d'autre part, parlant ainsi « d'un passé » et d'une dynamique évolutive présente et à venir. Mais ce passé est une permanence dans sa reconnaissance et sa gloire.

Toutefois, Malraux me surprend car la « peinture » n'apparaît pas dans son énumération quand il parle du patrimoine artistique de l'Afrique. Ecoutons-le : « le patrimoine artistique (je dis bien : artistique) de l'Afrique, ce n'est pas n'importe quels arts : l'architecture, par exemple : c'est la danse, la musique, la littérature, la sculpture ». Voilà qu'il ne cite pas la peinture.

La peinture ne ferait-elle pas donc partie du « patrimoine artistique » de l'Afrique mais plutôt de sa « création vivante », telle que nous la visitons aujourd'hui près de nos artistes contemporains, dits « modernes » ? Sans doute ! Car ce que l'Afrique des masques et de la sculpture nous a laissés est plus visible et c'est cela qui a construit la renommée et la gloire de son art ! je ne sais plus qui disait : « Que le talent sans imagination a donné l'artisanat qui nous a apporté tant d'objets utiles. L'imagination sans talent nous a donné l'art moderne ». Pour dire combien l'art moderne manque de sacré ! Ou cette autre anecdote qui démontre jusqu'où peut porter l'ambiguïté voire la réception à la fois banale, complexe et idéologique même du concept et de la notion « d'art ». Je cite : « Je fus accusé d'essayer de sortir d'Allemagne un plan de fortification. En fait, c'était mon portrait par Picasso ». Passons donc ! Mais pour sûr, « la création vivante » de l'Afrique des années 1900 dominée par la peinture et où l'expression picturale apparaît et s'exprime sous tant de formes, est devenue « le patrimoine artistique » de l'Afrique des années 2000, l'art du masque plus que de la sculpture apparaissant à jamais comme révolu. C'est une question d'époque, d'actualité, de bouleversement des choix et des modes de créativité !

Alors ? On peut dès à présent, bien après Malraux et ses fascinantes thèses sur l'art, dire que tout ce qui n'aura pas appartenu au « domaine du sacré » tel qu'il l'entendait, prendra pourtant sa place de manière durable dans l'esprit des hommes par l'affirmation de sa qualité – je ne dis pas sa fonction, plus proche du magique, du sacré que de l'esthétique – et la reconnaissante dont il fera l'objet.

Le domaine du sacré, le magique ! N'est-ce pas là qu'Aimé Césaire aurait, à tort, accordé peu d'importance à l'esprit même des propos de Malraux quand celui-ci affirme que : « ce qui a fait jadis les masques, comme ce qui a fait jadis les cathédrales, est à jamais perdu » ?

Il est des « œuvres magiques » qu'il nous arrive « d'éprouver comme des œuvres esthétiques » dit Malraux. Et il précise : « La vérité est qu'un art, magique ou sacré, se créé dans un univers dont l'artiste n'est pas maître. Lorsque le monde sacré disparaît, il ne reste de ce qu'il fait qu'une obscure communion ou une sympathie ; cette sympathie, au sens étymologique, est très profonde dans l'Afrique entière ».

Pour certains arts, il peut exister un « domaine de référence qui n'est pas celui de l'art moderne, car il se référait à l'au-delà, alors que l'art moderne se réfère à l'art –qu'on le veuille ou non… » dit Malraux.

L'art moderne, avouons-le, est plus désincarné.

Le problème est de savoir, par ailleurs, si c'est la spécificité et la marque du « domaine de références » qui font l'artiste ! Césaire répond que le plus important pour lui c'est « l'artiste africain » c'est-à-dire « l'homme africain » mais à condition bien sûr, pense t-il, que celui-ci reste attaché à ce « qu'il est » racialement, civilisationnellement. Sinon, son art serait un art neutre, dilué, délavé.

Mais l'autre question est de savoir si l'artiste africain d'aujourd'hui accepte d'être enfermé dans sa ou ses propres cultures africaines ? Césaire, il est vrai, ne parle pas d'enfermement. Mais ceux qui ont opté pour l'enfermement, ont-ils créé un art nouveau, reconnu, et eux-mêmes sont-ils reconnus ? Ou ne s'agit-il pas de créer un art nouveau et d'être reconnu ? Cela importe t-il ? Ceux qui se sont ouverts au monde ont-ils fait jusqu'ici mieux et plus ? D'où viennent les inspirations des artistes africains d'aujourd'hui ? Seulement de chez eux ? Sont-ils intéressés par le « sacré » ? Travaillent-ils plus avec « l'émotion » où le voudraient-ils, pourraient-ils y entrer ? Et comment ? A quoi leur servirait-elle aujourd'hui ? Fonctionnent-ils autrement, avec plus de pragmatisme, avec un esprit marchand, créant par rapport à un marché, une demande et usant de techniques que leur offrent les outils de leur temps ? L'art dit moderne vaut-il l'art ancien ? Quels sont les frontières entre les deux ou n'existe-t-il pas tout simplement de frontière ? Qu'est-ce qui importe le plus de nos jours pour l'artiste africain : créer pour vendre et vivre, créer pour l'art et au nom de l'art ou créer pour parler seul aux dieux ? Et qu'arrive-t-il, pardi ! quand les dieux ne répondent même plus, ou qu'ils veuillent répondre seulement à coups de poignée de dollars ?

L'esprit qui animait jadis celui qui sculptait un masque dans le bois sacré n'est plus sans doute l'esprit qui guide aujourd'hui l'artiste dans son atelier de la Médina à Dakar ou à Tanger ou dans le quartier de Poto-Poto et qui le conduira plus tard dans les salons cossus de l'Hôtel-Ivoire ou les galeries huppées de Londres, New-York, Paris. Mais cela veut-il dire, comme Thomas A. Hale le fait ressortir dans l'introduction au discours de Césaire, que pour Malraux il faudrait que les Africains tiennent compte des métamorphoses dans la vie et dans l'art africain et qu'ils bâtissent le futur à partir d'un présent qui n'a plus le même rapport avec le passé qu'il avait autrefois ? En somme qu'on ne pouvait plus retrouver le monde magique qui avait créé les masques ?

Il faut faire la part des choses : Malraux à raison, et c'est l'évidence, car les égyptiens qui ont fait les pyramides et sculpté le « Sphinx » ne ressemblent ni dans leur esprit, ni dans leur mode de vie et de pensée, ni dans leur organisation politique, ni dans ce qui rythmait leur cosmogonie d'alors, aux égyptiens d'aujourd'hui. Ceux-ci voudraient-ils refaire le Sphinx, le referaient-ils mais pas avec la même « possession » ! Par ailleurs, pourquoi certains masques africains ont-ils aujourd'hui une valeur inestimable dès lors qu'ils ont été classés « authentiques » ? Pour réponse, disons parce que le temps qui a vu leur création était le temps d'un autre monde ! Tout ce qui ne s'est pas fait avec « ce temps-là » ce temps à jamais perdu semble dévalorisé et moins grand !

Malraux a tort d'exiger que les Africains bâtissent un futur à partir d'un présent qui n'a plus le même rapport avec leur passé, même en tenant compte des métamorphoses dans la vie et dans l'art africain. Métamorphose ne veut pas et ne doit pas dire le moindre refus et le moindre rejet du passé. Bien au contraire, il s'agit plutôt de marcher avec son époque, avec les armes de sa ou ses cultures en conservant le meilleur de ses valeurs, mieux : les « vertus » de sa culture, le terme « valeur » étant finalement bien galvaudé et bien travesti de nos jours.

Malraux aurait dû se souvenir du Talmud de Babylone où on lit cette forte pensée : « l'avenir a un long passé ». L'Afrique n'est pas l'Afrique sans son passé !

Pour Césaire, l'art africain dépend de l'homme africain, qui dépend du futur d'une Afrique qui n'est pas encore coupée de ses traditions. Toutefois, il s'interroge sur le comment faire pour « assurer à l'art africain une survie et une vitalité nouvelle dans le monde moderne pour lequel il n'a pas été fait et dont tous les éléments conspirent à sa disparition ? ». Là, au-delà du questionnement, Césaire semble douter. Si l'art africain n'est pas fait pour le monde moderne, ne donne t-il pas alors raison à Malraux qui pense qu'il faudra à cet art une sorte de « rédemption », de réadaptation, de réaclimatation par rapport à ce qui le fondait ?

Il met ainsi de grosses gouttes d'eau, pour ne pas dire de grands seaux d'eau dans le moulin du père Malraux qui pense qu'avec le monde moderne, les métamorphoses dans la vie et dans l'art africain seront telles, qu'il faudra revoir les rapports du présent avec le passé qu'il avait autrefois.

Et quand on lit de pus près la réflexion de Malraux, on se rend compte, tout de même, qu'il n'est pas loin d'une certaine vérité, et que ce qu'il dit s'inscrit naturellement dans toute évolution humaine : que les africains bâtissent le futur à partir d'un présent qui n'a plus le <u>même</u> rapport –c'est moi qui souligne- avec le passé qu'il avait autrefois semble évident. Pour Malraux donc, et cela paraît si « normal », le rapport ne peut pas ne pas exister entre le présent de l'Africain et son passé d'autrefois, mais il ne saurait être le <u>même</u>. En d'autres termes : l'artiste africain constatera par exemple les gravures que ces ancêtres ont laissé sur les murs des grottes d'Abyssinie. Il en étudiera les techniques, appréciera la pureté des lignes, s'en inspirera même. Cependant, il n'aura pas le même rapport que son ancêtre qui les peignait dans des grottes humides et obscures s'il voulait peindre ces mêmes gravures sur les murs d'une autoroute. Le décalage, à tous les niveaux, est énorme.

Il s'agit donc d'atténuer ce qu'on a voulu considérer comme la fureur de Césaire contre Malraux. Il est vrai que certaines affirmations de Malraux ont agacé Césaire. Et cela se comprend quand on sait combien les années 60 étaient imprégnées de militantisme. Le militantisme nègre et fort engagé du poète martiniquais pouvait peu supporter les certitudes théoriques du grand blanc ! Moins encore dans cette prestigieuse enceinte internationale de Dakar où les nègres avaient convié le monde entier pour démontrer la puissance de leur art et de leur culture !

Pourtant André Malraux dira à juste titre que : « nous ne sommes pas aujourd'hui en face de l'art, comme on l'était aux XIIème ». De la même manière pourrait-on avancer, dans le même esprit, que l'art africain n'est pas en face de l'art de ses ancêtres comme il l'est aujourd'hui en face de l'art de ses contemporains. Il suffit de se pencher sur les travaux des sénégalais Babacar Sedikh Traoré le dompteur de pierre, Ousmane Sow le magicien, Ibou Diouf le maestro mythique que Malraux célébra devant Senghor, El Hadj SY le cérébral, Fodé Camara le racé, Viyé Diba le forcené concepteur, ou Germaine Anta Gaye la douce femme bleue au pinceau de velours.

L'essentiel pour les africains est de ressusciter le génie et la gloire de leur art. Ils y arriveront non en restant comme pétrifiés devant les masques et les sculptures de leurs ancêtres, mais en recherchant d'abord au fond d'eux-mêmes, en accord avec la noblesse et la lâcheté de leur temps, ce qui peut sauver l'homme, tous les hommes, de la banalité et du triomphalisme matériel. Les fils de l'Afrique y réussiront si « l'Afrique est chez elle en forme et en esprit » selon la forte expression de Malraux.

Comme Picasso épuisé aux confins d'une inspiration et d'une recherche plastique sort de son coma pour avoir rencontré un masque nègre, que l'artiste africain rentre en conflit ou en osmose –c'est selon- avec les autres arts, les autres univers, les autres rythmiques, les autres folies et transes du monde. « Sa puissance pathétique » fera le reste.

Déjà, le monde des masques semble être bien fini, son temps fini. Le patrimoine mondial artistique de l'humanité, dans ce domaine, semble avoir arrêté tous les cadrans de la créativité comme si ce qui fut ne sera plus. Les hautes époques dans ce répertoire où l'Afrique a imprimé ses marques par un génie incomparable semblent à jamais closes. S'il doit encore rester quelque chose à témoigner dans ce domaine, il appartient plus au passé de l'Afrique qu'à son présent. Et ce passé de gloire et de fierté n'appartient à personne d'autre qu'à l'Afrique, comme l'a rappelé du reste Malraux. Et il ajoute : « Prenez entre vos mains tout ce qui fut l'Afrique. Mais prenez-le en sachant que vous êtes dans la métamorphose ».

Césaire dit : « (…) l'art africain continuera. Bien sûr, il aura évolué et tant mieux. Il se sera transformé, mais c'est tant mieux, comme se transforme d'époque en époque le contenu des rêves et de l'imagination de l'humanité ».

Finalement, que de rencontres conciliées entre Césaire et Malraux ! Comment pourrait-il ne pas en être autrement entre deux grands esprits ?

La danse africaine, -un autre art- moins par sa renaissance créatrice que par son incroyable vigueur, continue de ravir le monde. La sculpture, « le plus grand des arts africains » dit Malraux, poursuit çà et là son pouvoir de création et de fascination. La musique africaine par une recherche constante facilitée par les nouvelles technologies et les moyens modernes de communication apporte sa voix sur toutes les scènes du monde. La littérature africaine, malgré des talents incontestables, reste encore desservie par la rareté des maisons d'éditions sur le continent et leur faible capacité de production, de diffusion. Cette littérature se fait encore plus à Paris et à Londres qu'à Dakar, Abidjan ou Lagos. Les pouvoirs politiques africains dans ce domaine occupent une grosse responsabilité. Leur tiédeur et leur incroyable désaffection du domaine littéraire condamnent des générations entières de poètes et d'écrivains à vivre et à mourir dans l'anonymat. Césaire ne disait pas autre chose quand il s'exclamait à la fin de son intervention de Dakar en ces termes : « (…) c'est entre nos mains à tous que se trouve l'avenir de l'art africain. C'est pourquoi aux hommes d'Etat africains qui nous disent : Messieurs les artistes africains, travaillez à sauver l'art africain, nous répondons : Hommes d'Afrique et vous d'abord politiques africains, parce que c'est vous qui êtes les plus responsables, faites-nous de la bonne politique africaine, faites-nous une bonne Afrique, faites-nous une Afrique où il y a encore des raisons d'espérer, des moyens de s'accomplir, des raisons d'être fiers, refaites à l'Afrique une dignité et une santé, et l'Africain sera sauvé ».

L'art africain occupe une place de choix dans le concert culturel et artistique mondial. Certes, il y a beaucoup de créateurs et peu d'élus. Des biennales aux festivals, des expositions nationales aux expositions internationales, les artistes plasticiens africains rivalisent d'audace et de créativité. Il arrive que l'aura des expatriés déclenche bien souvent un phénomène de curiosité des européens, américains, asiatiques de l'art plastique africain. Des artistes africains sont aujourd'hui côtés en bourse, ce qui participe d'une nouvelle ère où l'artiste est en même temps artiste, créateur de valeurs monétaires et objet de placements boursiers et de plus-values financières.

C'est un nouvel esprit, une nouvelle distribution des rôles nés du libéralisme et des démocraties modernes ! Ce qui explique la quasi présence industrielle des plasticiens africains sur le continent et dans nombre de pays à l'étranger. Très peu, pourtant, tirent leur partie du jeu. Cet engouement pour la peinture sous toutes les techniques imaginables offrent à ceux qui la servent des pistes nombreuses de créativité et de surcréativité. Dans ce contexte, la qualité et la merveille s'effacent pour laisser place à une inflation d'artistes qui font souvent sourire. Il s'y ajoute l'émergence de galeries d'art qui offrent certes plus de visibilité à l'art mais n'exposant rien d'extraordinaire encore moins d'original. Il y a qu'aux rudes rivalités entre galeristes s'est ajoutée, comme au Sénégal, l'émergence accélérée d'ateliers-galeries où l'artiste lui-même tient à la fois de galeriste, de manager, de communicateur, d'agent commercial faussant les règles du milieu, en créant non seulement la cacophonie mais plus grave : en décrédibilisant la profession. L'artiste vient ainsi à être comparé à un vulgaire commerçant, une sorte de marchand d'amulettes, et l'art y perd en respect, en majesté, en désir, en qualité. Et somme cela manque de classe et de rêves ! Ce qui fait le bonheur des mauvais acheteurs qui voient leurs facilités d'acquérir une toile sans âme et moins coûteuse.

Le rêve de vouloir ainsi instituer au Sénégal avec sa Biennale dite de l'Art Africain Contemporain –l'art traditionnel est mort, vive l'art moderne n'est-ce pas ? –un « Marché de l'Art Africain » est une idée audacieuse et généreuse, un courageux défi mais fort complexe à réaliser.

Les mécanismes opérationnels et financiers ne dépendront pas du seul Sénégal. Les intérêts en jeu étant énormes mêmes s'ils ne le laissent pas paraître, les pays du Nord abandonneront-ils à un seul pays africain le bénéfice d'une telle institution, sans compter la concurrence d'un géant comme l'Afrique du Sud ? Sans oublier des places de l'art africain, véritables chasses gardées à Londres, New-York et Tokyo ? Et quand on y ajoute que c'est en dehors de l'Afrique, c'est-à-dire en Europe même et en Amérique, là ou résident les forces financières, que l'initiative et la mise en pratique de la cotation en bourse des artistes africains ont démarré, on mesure le chemin à parcourir pour le Sénégal, moins pour créer un marché de l'art africain que pour l'organiser, le gérer, l'entretenir, le ravitailler, le faire vivre et le crédibiliser !

Il ne doit pas s'agir, non plus, pour le Sénégal, d'accepter un marché de l'art africain réduit et réduit à la seule Afrique de l'ouest. Finalement, au-delà des pouvoirs politiques, mais forcément avec eux, ce sont tous les artistes plasticiens sénégalais et africains qui sont concernés ! Un partenariat culturel, financier et politique régional, continental, international dynamique devra ainsi être mis en place avec toute l'Afrique et ses grandes banques centrales pour conduire l'opération. Elle prendra le temps qu'elle doit prendre !

Le Sénégal doit croire à ce « marché de l'art africain ». Il est à la portée de ses initiatives. C'est une conquête artistique louable, un crédit culturel et politique non négligeable, un pari est un défi économique à tenir. Il n'est que temps pour les africains de commencer à croire en eux-mêmes. Il est temps d'arrêter de ne croire qu'à la réussite des autres.

L'art est une part de l'être, une pulsion qui participe biologiquement de lui, une sorte d'antibiotique, un sérum, une complicité d'avec le beau et le sacré, une part possédée du divin, un partage, une fidélité, une amitié. L'art et sa pratique socialisent la vie. L'art africain est séculaire. Son génie, sa créativité, sa spécificité, sa symbolique participent d'un domaine de références qui a puissamment contribué et de manière triomphale à célébrer le patrimoine artistique mondial de l'humanité. André Malraux restera une figure mythique liée à la pensée et à la théorie sur l'Art africain. C'est l'Afrique qui lui aura donné cette chance et cette part de gloire par une prise de parole un 30 mars de l'an 1966 à l'occasion d'un évènement qui se répète peu, comme si l'esprit qui a guidé et fait cet évènement est à jamais perdu : le premier festival mondial des arts nègres !

Pour Césaire, ce Prince des poètes, ce volcanique nègre, cette réplique au discours de Malraux sur l'art africain, précisément à partir de cette fameuse assertion à partir de laquelle il a bâti toute sa contre-argumentation, nous a conduits, nous aussi, un peu par passion et beaucoup par imprudence, à nous hasarder dans cette modeste réflexion qui a tenté de départager –ou d'unir- Malraux et Césaire sur un sujet encore d'actualité, 37 ans après.

Par ailleurs, art africain tout court, art ancien, art traditionnel ou art africain contemporain, au début et à la fin, et toujours, il restera comme l'a dit Césaire l'essentiel : l'artiste africain ! Ses raisons de s'accomplir existent parce que son génie est vivant et palpitant malgré l'insoutenable misère des moyens qui l'entoure.

Comme l'écrivain africain, ses moyens de se réaliser sont encore hypothéqués par des systèmes économiques fortement tribalisés où la « culture » est encore crânement diabolisé, l'artiste suspect et impur ; hypothéqués aussi par des régimes encore « alphabètes », des volontés politiques inaccomplies dans quelques grandes parties de l'Afrique et une peste d'appareils bureaucratiques poussiéreux et épais, entretenus par des systèmes diaboliques et hallucinants d'un autre temps. Comme ces maladies dont l'Afrique, si belle, meurt chaque jour un peu plus et ressuscite pourtant, toujours, comme fidèle à une sorte de malédiction fastueuse.

L'art africain a puissance de donner à l'Afrique sa chair et sa forme. Le critique Makhily Gassama disait qu'en Afrique « seuls les écrivains et les artistes ont rempli leur mission ». Eux seuls, en effet, chassent pour le moment l'image d'une Afrique périphérique, affaissée, errante, affamée, cernée par tous les virus, corrompue. Seuls l'art africain, l'artiste africain étonnent et émerveillent aujourd'hui le monde. Ils sauront toujours, face au monde, réinventer l'Afrique, rendre fière et belle « l'image des martyrs » pour que justement ne soit jamais oublié « l'image des bourreaux » et des corsaires.

Amadou Lamine SALL
Poète
- Président-Fondateur de la maison africaine de la poésie internationale
- 1er Secrétaire général de la Biennale des Lettres et des Arts de Dakar (1989 – 1993)
« lamsall@caramail.com »

(Texte corrigé et en cours de parution aux Editions Feu de Brousse)